

Examen critique de la théorie des idées.

Le paralogisme des idées éternelles hors du temps.

Von André Fauconnet (Paris).*

Motto: „Die Idee ist eigentlich ewig,
die Art aber von unendlicher
Dauer.“

(Welt II, 415.)

L'intellect instrument du vouloir vivre n'atteint que les relations des choses entre elles. La racine commune de toutes ces relations est l'idée. Schopenhauer la définit encore : „la manifestation adéquate du vouloir à un certain degré de son objectivation“. Il cherche à préciser cette définition tantôt par des textes empruntés à Platon, tantôt par une étude directe des prédicats de l'idée, mais le plus souvent il insiste sur l'état particulier du sujet connaissant au moment où l'idée se révèle à lui.

Les idées, dans l'acception que, d'accord avec Platon, je donne à ce mot, sont, dit-il, les formes éternelles, immuables, indépendantes de l'existence temporelle de l'individu, les *species rerum* qui constituent l'objectivité propre des phénomènes.

Il croit ne faire que reprendre la théorie du néo-platonicien Olympiodore en affirmant *que l'espace et le temps sont également étrangers à l'idée*. Partant la forme et la couleur, qui sont cependant des éléments immédiats dans la perception intuitive de l'idée, n'en font pas partie au fond.

C'est la théorie de la connaissance qui nous fait le mieux saisir l'importance que Schopenhauer devait accorder à cette partie de son système.

* Aus einem demnächst erscheinenden Werke: L'Esthétique de Schopenhauer — par: André Fauconnet (Alcan Ed. Paris. 1913).

L'animal connaît déjà les relations des choses. Mais cette connaissance des rapports n'acquiert quelque importance et quelque étendue que dans le cerveau humain. Elle en arrive à ne plus servir la volonté que médiatement. L'homme finit ainsi par éprouver le besoin d'une connaissance indépendante du vouloir et toute désintéressée. Il renonce peu à peu au décevant labeur d'enchaîner un phénomène à un autre. Il se lasse de répondre à une interrogation par une autre, d'effacer pour le récrire aussitôt l'éternel: „Pourquoi?“ Il veut échapper à la hantise de ce point d'interrogation qui ouvre et termine les livres de science. Que la connaissance se détourne un moment au moins de la volonté, qu'elle considère les choses comme si elles ne pouvaient jamais intéresser notre vouloir, elle deviendra, affirme Schopenhauer, le miroir qui reflète la nature objective du monde. Et nous assistons ainsi à la genèse de la connaissance contemplative, à l'éclosion de l'art.

Schopenhauer a exposé sa théorie des idées en écrivain de génie avec autant de lucidité que de charme et d'éclat. Il serait oiseux de répéter ce qu'il a si heureusement dit. Je crois donc devoir me borner à examiner ici quelques points essentiels que l'interprétation traditionnelle me paraît avoir gravement faussés.

Schopenhauer affirme dans nombre de passages que les idées *sont hors du temps et de l'espace*. Ailleurs il dit expressément qu'elles sont *éternelles*, que nous les connaissons par intuition, et qu'elles se présentent comme des types achevés, des modèles. Pour qui a lu Kant, *le paralogisme est flagrant*. Aussi s'étonne-t-on de voir Klee omettre cette difficulté essentielle dans son étude sur l'esthétique de Schopenhauer, étude où s'affirme d'ailleurs sans cesse le respect du disciple pour son maître. Sommerlad constate le paralogisme, mais ne semble nullement gêné par la pensée qu'un philosophe de cette taille ait pu écrire et développer avec complaisance semblables naïvetés. Eduard von Mayer affirme

que les idées sont de simples représentations et n'existent que par le sujet connaissant. Il n'éprouve aucun embarras à répéter qu'aux yeux de Schopenhauer, les théories de Platon et de Kant sur le temps et l'espace coïncident et se recouvrent pleinement! Plus récemment M. Otto Weiss dans une remarquable étude sur „la genèse de cette métaphysique“ nous a rendu le service de mettre le paralogisme en évidence avec un grand bonheur d'expression. Pour lui „la contradiction est criante“. Il ne fera donc rien pour la pallier et se contentera de l'expliquer par des considérations historiques. Si, comme il le pense, la doctrine de Schopenhauer est née du compromis de deux tendances contraires, elle ne saurait se présenter comme un tout achevé et résistant. Ces contradictions, ces disparates nous intéressent en ce qu'elles nous montrent une philosophie aux différentes phases de sa genèse, de son évolution. Que si la théorie des Idées est au fond contradictoire, Schopenhauer devait tendre à l'écartier de plus en plus de son système comme un élément perturbateur de l'harmonie qu'il rêvait. C'est ce qui a eu lieu, affirme M. Weiss dans sa conclusion. Schopenhauer, dit-il, a tâché d'évincer la théorie des idées de son système. „On vit alors le génie céder le pas à la sainteté, les joies de l'artiste faire place aux mortifications de l'ascète“.

Et, de fait, si la contradiction signalée plus haut est irréductible, l'Esthétique, au lieu, comme le pensait M. Kuno Fischer, de couronner le système, en est la partie la plus caduque. On ne saurait en effet contester que la doctrine kantienne du temps rigoureusement interprétée n'exclue l'idée telle que Schopenhauer la conçoit. Le schème de la réalité, dit Kant, est l'existence dans un temps déterminé, *le schème de la nécessité, l'existence dans tous les temps*¹⁾, le schème de la substance est la permanence dans le temps. „Les

¹⁾ Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Ed. Khrb., p. 146, 147 s. „Das Schema der Notwendigkeit ist das Dasein eines Gegenstandes zu aller Zeit“ et p. 148: æternitas, necessitas.

schèmes, en général, ne sont que des déterminations du temps.“ Il n’y a pour nous d’existence, d’essence, de réalité, *d’ éternité que dans le temps*. Il serait donc absurde d’opposer l’objet possible à l’objet réel ou éternel comme le phénomène à la chose en soi. Nous ne nous affranchissons pas de la forme du temps quand nous parlons de constance ou d’éternité. Nous ne faisons que subsumer les objets divers aux catégories de modalité (Possibilité, Existence, Nécessité) et les schèmes qui nous permettent cette subsomption n’existent que par et dans le temps. Est-il besoin de rappeler la célèbre critique du *cogito* cartésien, critique qui découle de ces principes? Elle revient à dire que le moi ne peut se concevoir comme substance que grâce au schème de la permanence, ne se pose, dira-t-on plus tard, *qu’en s’opposant au monde extérieur*, au non-moi.

Dire que les idées sont „éternelles, réelles, immuables, nécessaires“, c’est donc en dernière analyse les subsumer à la catégorie de la modalité par l’intermédiaire de certains schèmes, qui sont des „déterminations du temps“. Affirmer dès lors qu’elles sont „étrangères au temps“, c’est faire table rase de toute la critique kantienne. Et, pour un kantien qui prétend rester fidèle au moins à la pensée directrice du maître, c’est une contradiction grossière qui témoigne d’une inintelligence radicale des principes généraux de la „*Critique*“.

En négligeant de mettre en lumière cette difficulté essentielle, les apologistes de Schopenhauer l’ont trahi au lieu de le servir. Ils ont justifié à leur insu le reproche d’inconséquence adressé au maître par ces redoutables admirateurs qui, en louant son œuvre comme une brillante mosaïque, l’accusent de n’avoir pas réalisé le système intégral, le „tout organique“ promis au lecteur dans la préface. Tout autre sera ici notre méthode: après avoir insisté sur les contradictions de la doctrine jusqu’à les condenser en une véritable antinomie, nous rechercherons maintenant si *aucun texte négligé jusqu’ici* ne pourrait donner de ce problème historique une solution satisfaisante.

Schopenhauer a senti de très bonne heure que l'Esthétique transcendente comportait, relativement à la nature du temps¹⁾, des conséquences susceptibles d'arrêter l'essor de sa pensée personnelle. Les remarques qu'il jette sur le papier en lisant pour la première fois vers 1811—1812 la critique de la raison pure témoignent qu'en dépit de sa belle ardeur juvénile, concilier Kant et Platon n'est pas une besogne aussi aisée qu'il le dit. Il aperçoit immédiatement que, d'après l'Esthétique transcendente, le moi ne s'atteint lui-même que dans le temps, c'est-à-dire comme phénomène. A mesure qu'il avance dans sa lecture, le commentaire qui ne visait au début qu'à noter les idées principales du texte, s'enrichit de remarques restrictives, d'appréciations souvent sévères, d'objections assez longuement développées. De prime abord, la théorie du schématisme de la raison pure lui paraît inacceptable. „Je nie“, dit-il, „que le schème diffère de l'image²⁾“. De même les arguments par lesquels Kant s'efforce d'établir la permanence de la substance, lui paraissent „fort insuffisants“. Le temps, ajoute-t-il, ne demeure pas plus qu'il ne change. Car permanence et succession ne sont que sa détermination. Kant qui reproche à Leibnitz d'intellectualiser la sensibilité, commet la même faute en prétendant qu'il n'y a de succession objective que par la catégorie de causalité. „Faut-il donc admettre“, s'écrie Schopenhauer, „que la succession des notes d'une mélodie s'explique par une relation de cause à effet“. Tout le mal vient de ce que Kant a méconnu la vraie nature de la limitation aussi bien spatiale que temporelle. La cause et l'effet ne sont pas simultanés; pourtant ils ne sont pas séparés l'un de l'autre par un instant empiriquement saisissable. Entre eux on ne peut con-

1) Cf. Ed. Gris. I, 38 s., 243, 365, II, 44, 46 s., 60 ss.; III, 41 s., 147 ss.; IV, 125 ss.; V, 47 ss.; 294, 300 et Nchl. III, 12 ss.; IV, 99 s., 190, 196. Ed. Deussen: I, 8 s., 209, 329; II, 37 s., 39, 57 ss.; III, 137 s., 238 ss.

2) Nchl. III, p. 41 s. et 44. Sur la date de ces remarques (1811 à 1813). Cf. l'appendice bibliographique. Ed. Grisebach, Nchl. III, 202. Sur „l'Ineditum“ *Gegen Kant*, *ibid.*, 203.

cevoir qu'une „*limite pure*“, analogue à la ligne mathématique. Cette limite ne nous est donc donnée que par l'intuition *a priori*. Dès lors il serait aussi absurde pour nous de demander à l'expérience la détermination de cet intervalle que pour un géomètre de chercher à calculer l'épaisseur d'un point de tangence. Or le présent est précisément cette limite idéale qui sépare le passé de l'avenir. Il est aussi irréel pour les sens que le point mathématique. Mais faut-il pour cela lui dénier l'existence? — Certes, considéré comme objet d'expérience sensible le présent n'est que leurre et illusion. Mais, de même que la sphère dans sa perfection idéale paraissait aux platoniciens d'autant plus réelle que les sens sont plus impuissants à la saisir, de même *le présent*, illusion par excellence de la connaissance empirique, se révèle à la pensée pure comme la *suprême réalité*. S'il se dérobe à l'intelligence empirique, c'est qu'il est au fond étranger au monde des phénomènes que seuls elle enchaîne, détermine et comprend.

Les formules que nous trouvons sous la plume de Schopenhauer vers 1811 sont déjà d'une grande netteté: „De même que le changement, le présent (en tant que frontière du passé et de l'avenir) n'a pas d'extension. Il est *donc en dehors de toute portion du temps*, c'est-à-dire: *jamais*; *il est une limite du temps, tout en planant au-dessus du temps.*“

La dissertation de 1813 nous fournit sur le temps et l'espace quelques formules plus abstraites mais déjà plus élaborées auxquelles Schopenhauer renverra par la suite le lecteur. Il est dit au § 18 du chapitre IV: „le temps et l'espace ne sont rendus perceptibles que par la matière qui les remplit. C'est par pure abstraction qu'on les considère comme des formes vides. Celles-ci n'existent que pour notre esprit. La succession est l'essence même du temps. Par contre la simultanéité ne s'explique que par l'espace“¹⁾.

¹⁾ Cf. Ed. Deussen. III, § 19, p. 22. „Wäre andererseits der Raum die einzige Form der Vorstellungen dieser Klasse, so würden wir keinen

Nous voyons ainsi que les deux formes de représentations empiriques, quoiqu'elles aient toutes deux, comme on le sait, ce caractère commun d'être divisibles et extensibles à l'infini, diffèrent pourtant essentiellement l'une de l'autre: la simultanéité est étrangère au temps, la succession à l'espace. La réalité empirique est l'intime synthèse du temps et de l'espace opérée par l'entendement¹⁾.

De ces développements sur l'essence de la réalité empirique, „le monde comme volonté et représentation“ dégage bientôt la définition qui nous intéresse. „*La succession est toute l'essence du temps*“. Telle est la formule prégnante dans laquelle viennent se condenser les éléments épars de cette subtile doctrine. Ainsi donc le temps essentiellement fluide et fugace s'écoule sans trêve ni fin.

Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

Faut-il donc en conclure que le présent n'est que l'illusion suprême de nos sens abusés?

C'est seulement au quatrième livre du *Monde comme Volonté et Représentation*²⁾ que Schopenhauer formule et résout ce problème. Il aurait évité aux critiques plus d'une méprise, s'il eût écrit ces remarques au début du livre III dont elles forment, aussi bien, l'indispensable commentaire.

Voici quel est sur ce point essentiel le résumé de sa doctrine: le présent a deux faces; tel qu'il se révèle à la

Wechsel kennen: Wechsel oder Veränderung ist *Succession* der Zustände und *Succession* ist nur in der Zeit möglich. D'autre part, cf. Kant, Kritik der reinen Vernunft, éd. Khrb. p. 146: „Die Zeit verläuft sich nicht“ usw.

1) Wir sehen also, daß die beiden Formen der empirischen Vorstellungen, obwohl sie bekanntlich unendliche Teilbarkeit und unendliche Ausdehnung gemein haben, doch grundverschieden sind, darin, daß was der einen wesentlich ist, in der andern gar keine Bedeutung hat: das *Nebeneinander* keine in der Zeit, das (Griseb. *daß* = faute d'impression) *Nacheinander* keine im Raum . . . und sogar ist eine innige Vereinigung beider die Bedingung der Realität. *ibid.*

2) II. Cf. Ed. Gris. I, 366. Ed. Deussen I, 330.

connaissance empirique, il est de toutes les apparences la plus insaisissable.

„Le moment où je parle est déjà loin de moi“.

Mais, pour le métaphysicien dont le regard dépasse les formes de l'intuition empirique, il est l'immuable, l'éternel, le „Nunc stans“ des scolastiques. Le temps change, l'éternel demeure. *L'éternité n'est donc pas comme le croyait Kant une modalité du temps, elle en est la négation.* Et Schopenhauer va répéter avec la philosophie scolastique: „*Aeternitas non est temporis sine fine successio, sed Nunc Stans, id est, idem nobis Nunc esse quod erat nunc Adamo, inter nunc et tunc nullam esse differentiam*“. De nombreuses métaphores viennent colorer ces abstraites formules: „le présent est comme un arc-en-ciel au-dessus d'une cascade“. Plus loin, l'auteur s'efforce de figurer géométriquement sa théorie. „Nous pouvons“, dit-il, „comparer le temps à un cercle animé d'un mouvement rotatoire perpétuel; la moitié qui descend toujours serait le passé, celle qui monte sans cesse l'avenir, mais en haut du cercle le *point insécable qui touche la tangente serait le présent inextensible.* De même que la tangente n'est pas entraînée dans le mouvement rotatoire, de même le présent reste immuable. Ou encore: le temps ressemble à un fleuve que rien ne peut arrêter, le présent à un rocher qui brise le courant sans être entraîné par lui.“

Cette doctrine paraît à Schopenhauer si cohérente qu'il la reprendra tout entière dans la *seconde édition* du *Monde comme Volonté et Représentation*¹⁾. Trente ans de réflexion solitaire n'ont pas modifié sa conception de l'éternité. „L'individu“, dit-il, „prend sa racine dans l'espèce, *le temps dans l'éternité*“. Kant a raison de dire que le temps est une forme de notre sensibilité et n'a de réalité que pour notre esprit. Mais le présent, au lieu d'être, comme il le croit, une modalité du temps en est *la négation*. Quand

¹⁾ I. Cf. Ed. Gris. II, 568. Ed. Deussen. II, 551.

nous contemplons le présent, l'immuable, nous nous affranchissons du temps. Les formes éternelles dont nous avons alors l'intuition ne sont ni des fantômes ni des ombres, mais les objectivations de l'être en soi, les idées pures et lumineuses de Platon.

C'est précisément parce qu'elles sont étrangères au temps comme à l'espace que les idées sont stables, immuables, et *présentes*. Kant nous a montré comment naît et se développe le monde des phénomènes, Platon comment ce monde s'évanouit. Grâce au premier nous savons où l'illusion commence, grâce au second où elle finit. La doctrine du temps, au lieu d'être une suite de subtilités négligeables, comme l'ont cru jusqu'ici les critiques, est donc la clef de voûte de l'édifice élevé par Schopenhauer au troisième livre du „Monde“. C'est pour avoir méconnu son importance qu'on s'est étonné d'entendre Schopenhauer affirmer sans cesse que son plus grand mérite est d'avoir découvert *la vraie synthèse de la philosophie platonicienne et du kantisme*. De cette affirmation nous croyons avoir précisé le sens: l'originalité du philosophe a surtout consisté à interposer entre Platon et Kant une théorie très curieuse de l'éternité et du présent qui relie et rapproche en effet deux systèmes réputés irréconciliables: „ . . . ut res olim dissociabiles miscuerit¹⁾“.

En montrant comment la théorie de l'éternité des idées est la conséquence logique d'un raisonnement dont les premières œuvres fournissent les prémisses, nous n'avons pas d'ailleurs prétendu défendre cette doctrine contre des objections d'ordre dogmatique. Mais nous espérons avoir suffisamment mis en lumière sa cohérence et son sens vrai pour qu'il soit désormais difficile aux historiens de continuer à y voir un paragraphe détaché, une improvisation fantaisiste.

Il ne serait pas moins injuste de reprocher à Schopenhauer l'ambiguïté de sa langue philosophique, lors-qu'il parle

1) Tac. De Vit. Agric. Ch. III.